

~~~~~

**ZIII**

Comment le baron de Munchhausen soutint un combat contre  
un ours.

En vérité, vous eussiez dit qu'il était écrit sur le grand rouleau de ma destinée que je dusse toujours me voir attaqué par les monstres les plus furieux au moment où j'étais le moins en état de me défendre, comme si leur instinct les eût avertis de ma faiblesse. Mais ils comptaient sans leur hôte. C'est ainsi qu'un jour, précisément comme je venais de dévisser la pierre de mon fusil de chasse, un ours gigantesque s'élança vers moi en hurlant d'une manière effroyable. Je n'eus que le temps de grimper au plus vite sur un arbre afin de m'y préparer à la défense. Mais malheureuse-

ment, dans la rapidité du mouvement que je fis, je laissai échapper mon couteau de chasse dont je venais de me servir, et il ne resta plus de quoi affermir la vis ni serrer la pierre. Et l'ours était parvenu au pied de l'arbre, furieux et me menaçant à la fois des dents et des yeux. A chaque moment je m'attendais à le voir monter après moi pour me dévorer.

— Munchhausen, me dis-je à part moi, il faut du courage ici pour ne pas laisser ta peau et tes os dans cette forêt.

Il me restait un expédient, il est vrai : celui que j'avais déjà employé avec tant de succès contre les canards sauvages. Mais je n'aimai pas à y recourir, parce que ce coup de poing dans l'œil m'avait occasionné une ophthalmie qui n'avait pas été sans danger pour ma vue et dont je n'étais pas encore complètement guéri. J'eusse donné tout au monde pour être en possession de mon couteau qui était tombé au pied de l'arbre, la pointe dans la neige. Je songeais à un moyen de le tirer à moi. Mais j'avais beau me casser la tête ; je n'avancerais pas d'un cran, et le péril devenait plus pressant toujours :

ment, dans la rapidité du mouvement que je fis, je laissai échapper mon couteau de chasse dont je venais de me servir, et il ne resta plus de quoi affermir la vis ni serrer la pierre. Et l'ours était parvenu au pied de l'arbre, furieux et me menaçant à la fois des dents et des yeux. A chaque moment je m'attendais à le voir monter après moi pour me dévorer.

— Munchhausen, me dis-je à part moi, il faut du courage ici pour ne pas laisser ta peau et tes os dans cette forêt.

Il me restait un expédient, il est vrai : celui que j'avais déjà employé avec tant de succès contre les canards sauvages. Mais je n'aimai pas à y recourir, parce que ce coup de poing dans l'œil m'avait occasionné une ophthalmie qui n'avait pas été sans danger pour ma vue et dont je n'étais pas encore complètement guéri. J'eusse donné tout au monde pour être en possession de mon couteau qui était tombé au pied de l'arbre, la pointe dans la neige. Je songeais à un moyen de le tirer à moi. Mais j'avais beau me casser la tête ; je n'avancerais pas d'un cran, et le péril devenait plus pressant toujours ;



Two for André Van Hapselt.